

Impressions Jovet

Patricia Belzil

Number 75, 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28038ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

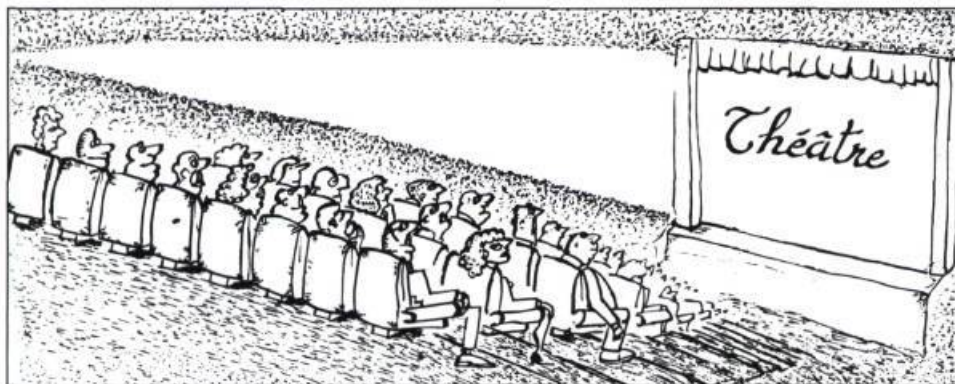
[Explore this journal](#)

Cite this article

Belzil, P. (1995). Impressions Jovet. *Jeu*, (75), 146–149.

Théâtre au ciné

Patricia Belzil



Dessin : Jean-Pierre
Langlais.

Impressions Jovet

Voir un film sur Jovet. S'asseoir parmi les cinéphiles et les théâtrophiles indistincts, en parfaite communion, ne formant plus qu'un public amoureux, impatient de le revoir. Louis Jovet réunit, concilie les publics, comme il a concilié la carrière d'homme de théâtre et celle d'acteur de cinéma. C'est précisément ce mariage entre théâtre et cinéma, incarné par la figure de Jovet, que célèbre Dominique Gros dans son petit document¹, présenté ce printemps au Nouveau Festival international du cinéma, de la vidéo et des nouvelles technologies de Montréal². Le réalisateur se garde pourtant de laisser croire que le comédien nourrissait une égale passion pour les planches et le plateau de tournage ; il écarte le risque de cette interprétation (que les trente-deux rôles de Jovet au cinéma et les nombreux extraits de films que le document présente pouvaient suggérer) en déclarant d'emblée que Jovet s'intéressait assez peu au cinéma, qu'il considérait comme un moyen de gagner des sous pour... faire du théâtre. Le motif est bien mince, et on est en droit d'exiger une explication moins pragmatique pour justifier la carrière cinématographique de Jovet..., d'autant plus qu'on prétend ici saluer chez

1. *Louis Jovet* (France, 1994, vidéo, 59 min.). Entrevues avec Brigitte Jaques, Paul Louis Mignon et Claude-Jean Philippe ; textes de Louis Jovet lus par Jacques Sereys.

2. Bonjour la concision ! Il restait quand même une petite place pour le théâtre parmi tout ça : un portrait de Bob Wilson, *Robert Wilson Memory/Loss : Fragments of a Poetic Biography* de Roberto Ando, et un film de lui, *la Mort de Molière*. Ce programme double pouvait plaire sans aucun doute aux amateurs de Wilson. Le premier explorait de façon éclatée et ludique non seulement le travail mais une certaine intimité de l'artiste, en visitant notamment son appartement de New York, véritable repaire de la mémoire où sont « installés » (c'est en effet d'installation qu'il faut parler) les souvenirs de voyages à travers le monde, la collection de chaises, les photographies de ceux qui l'ont inspiré : Einstein, Cage, Stein, Warhol. Plutôt qu'à un musée, le propriétaire compare son logis à une mise en scène, « combinaison de son, de texte et de mouvement dans l'espace et le temps ».

Jouvet l'« alliance éclatante du théâtre et du cinéma » (programme). Or, sur cet intérêt modéré, Dominique Gros ne dira mot par la suite, si ce n'est, *a contrario*, en insistant sur l'amour de Jouvet pour la scène. Qu'importe au fond, raconte quelqu'un, puisque nous avons tellement de plaisir à le voir dans ses films ! Amis de Jouvet, nous opinons du bonnet, mais cela ne nous apprend rien sur sa conception du 7^e art.

On sait pourtant que si Jouvet appartenait au théâtre il n'était pas *indifférent* à l'« industrie de l'art dramatique », ainsi qu'il qualifie le cinéma dans *le Comédien désincarné*. Au contraire, dans cet essai, il se montre préoccupé par la puissance de cette « activité industrielle dont le retentissement n'est qu'à son début, activité qui va modifier profondément toutes les conditions de l'art dramatique ». Cette activité, il y participera pendant près de vingt ans (de 1933 jusqu'à sa mort, en 1951), avec la conviction toutefois que, pour l'acteur, « le cinéma n'est pas une fin, mais seulement un mode d'exécution dramatique où il peut utiliser ses talents, mais non pas les découvrir et les nourrir³ ».

Monsieur Edmond (Jouvet) et Madame Raymonde (Arletty) dans *Hôtel du Nord*. Photo tirée de *Louis Jouvet*, de Josée Cathala, Paris, Henri Veyrier, 1989, p. 137.



Ces considérations, et bien d'autres, auraient pu, dû étoffer le commentaire du film, d'ailleurs largement constitué de textes de Jouvet, extraits notamment des *Témoignages sur le théâtre* et du *Comédien désincarné*. Sur d'autres questions que les rapports entre théâtre et cinéma, on retrouve donc ici le Jouvet penseur, l'artiste qui réfléchit sur son art, qui s'astreint au dur labeur de l'écriture pour se « délivrer de [s]es préoccupations absorbantes et tyranniques », sans oser se relire :

Dans la chaleur de ces méditations fumeuses et dont le feu couve sans jamais prendre, au hasard de mes méditations, je note hâtivement, sans les contrôler ni les relire, de vagues lueurs imprécises et dont la traduction ne doit pas être reconnaissable. Leur relecture — j'écris si mal — et leur ordonnancement me fatiguent⁴.

Rien de plus limpide et lacunaire à la fois, en vérité, que la prose de Jouvet. Même dans le fragment, sa pensée se déploie, certes, mais non pas sur une ligne, plutôt sur une spirale : à partir de telle idée sur le

3. *Le Comédien désincarné*, Paris, Flammarion, 1954, p. 14.

4. *Ibid.*, p. 10.

théâtre, de telle intuition de Jovet posée en fait comme un axiome, le discours décrit un mouvement excentrique puis concentrique ; il précise, éclaire l'« axiome » et y revient. Jovet connaît le poids des mots et a le sens de la formule et de l'image, ce qui pallie le caractère laconique de son écriture et les lacunes de l'argumentation. Interviewée dans le film, Brigitte Jaques qui, à partir des notes de Jovet sur ses leçons au Conservatoire, a écrit *Elvire Jovet 40* — dont Françoise Faucher, personne ne l'oubliera, a signé une brillante mise en scène au Quat'Sous en 1988 — est bien placée pour constater que Jovet est resté secret, au fond, sur sa « méthode », n'ayant laissé ni une philosophie du théâtre ni une véritable théorie du jeu, mais des témoignages et des considérations sur eux.



Ces réflexions fragmentaires, ces intuitions et ces impressions trouvent un écho, à vrai dire, dans l'approche biographique de Dominique Gros, effleurant, à travers les étapes et les rencontres marquantes — Copeau, Giraudoux, l'Athénée, l'Amérique latine —, le parcours d'un homme entièrement voué à son art. Nul détail de la vie privée ne vient distraire de ce fil conducteur ; l'homme demeure secret, son profil discret, mais des anecdotes dessinent les contours d'un esprit vif, nous renseignant tout autant sur la pensée que sur l'humour de Jovet : à cet acteur, fatigué de ses directives, qui voulait « jouer avec ses tripes », Jovet répondit placidement : « Les tripes, je n'ai rien contre, mais il faut les accommoder. » On aura ainsi de Jovet des impressions un peu fugitives, non un portrait en pied.

Agnès (Madeleine Ozeray) lisant pour Arnolphe (Jovet) *les Maximes du mariage* dans *l'École des femmes* au Théâtre de l'Athénée en 1936. Photo tirée de *Louis Jovet*, de Josée Cathala, Paris, Henri Veyrier, 1989, p. 44.

Peut-être, comme moi, sera-t-on d'abord perplexe devant ce portrait pudique, qui avance vers son sujet avec d'innombrables précautions. Filmé ou écrit, le portrait est affaire de subjectivité et, en tant que tel, il a l'heur de nous décevoir ou de nous combler d'aise, selon que l'auteur confirme ou non notre vision de l'individu, éclaire le visage que nous voulons voir. Or, ce qui est *in* dans le domaine biographique, de plus en plus, c'est de prendre tout le monde de court, soit en s'évertuant à montrer le côté malcommode d'un être foncièrement sympathique, soit, à l'inverse, en s'employant à rendre ô combien attachant un personnage reconnu pour son caractère exécrationnel. Ces deux options, souvent irritantes par leur mauvaise foi, ont au moins le mérite d'être subversives et de susciter un débat sur la célébrité ainsi déboulonnée ou réhabilitée. Rien de tel, on l'aura compris, dans *Louis Jovet*, film-hommage, film-cadeau, comme un album-souvenir que l'on feuillette avec un soupire de bonheur.

Voilà, en effet, un film-cadeau, où ont été soigneusement choisies les scènes-cultes que l'on voulait revoir. En prime, on a droit à un petit extrait sonore de *l'École des femmes* (« Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque autre chose ? »), où Jovet composait, selon un témoin, un Arnolphe « fantastique, une hypermarionnette », ressem-

blant, dans le costume du scénographe Christian Bérard, à « un immense insecte ».

On retrouve ainsi Monsieur Edmond, dans *Hôtel du Nord* de Marcel Carné (1938), la « réplique » d'Arletty pour sa fameuse scène de rupture avec son Jules qui a besoin de changer d'atmosphère... Dans *Entrée des artistes* (1938), de Marc Allégret, il joue un peu son rôle en professeur Lambertin, qui dirige au Conservatoire de jeunes comédiens. On le voit avec Michel Simon dans *Drôle de drame* (1937), également de Marcel Carné, et, surtout, dans *Knock*, d'après l'œuvre de Jules Romains. J'ai vu la deuxième version de ce film, par Guy Lefranc⁵ (1950 ; la première, de Roger Goupillières, date de 1933) ; Jovet en avait assumé la direction artistique et y jouait l'inquiétant docteur Knock, ce charlatan qui s'enrichit en traitant des gens en bonne santé, proche parent des médecins de Molière, car pour lui, comme pour eux, c'est le style — c'est-à-dire l'habit ou le langage — qui fait le médecin. Jovet, qui avait tant joué Molière, devait y penser, en incarnant Knock : « À douze ans, de ma profession j'avais déjà le style », se vante Knock, puisqu'il pouvait alors réciter les posologies et les compositions de tous les médicaments. Mais au contraire des médecins de Molière, Knock n'est pas ridicule ; avec lui, Romains annonçait, selon Jovet, « les mécanismes forcenés qui allaient dominer le monde, la suggestion et l'autosuggestion ».

Knock (1950). Photo tirée de *Louis Jovet*, de Josée Cathala, Paris, Henri Veyrier, 1989, p. 28.



Ce n'est pas dans l'extrait, dans le film *digest*, que l'on peut trouver Jovet, mais en le voyant habiter un personnage pendant deux heures. Là seulement, on aura un portrait véritable — la haute stature, le visage glabre, osseux, presque fantomatique, les yeux exorbités, fuyant de côté, où passent la force de caractère, comme souvent la moquerie devant l'interlocuteur et l'exaspération devant la médiocrité et la vie prosaïque (revoyons la scène d'*Entrée des artistes* où le professeur Lambertin visite la tante blanchisseuse de son élève pour la convaincre de permettre à la jeune fille d'étudier le théâtre et s'indigne de l'existence qu'on lui réservait : « C'est à vous déguster de vous faire blanchir »), le sourire rare, plus souvent le rictus, la mince lèvre supérieure, le front haut, intelligent, et la voix... grave, profonde, envoûtante —, un portrait de l'artiste en grand comédien. ◆

5. Tous les films dont il est ici question — et plusieurs autres de Jovet — sont disponibles au club-vidéo Arthi, à Montréal (1058, Laurier Ouest ; n° de téléphone : 270-2318).